

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le voyage

Laura Gaver



Number 35, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3917ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Gaver, L. (1993). Le voyage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 63–73.

## LE VOYAGE

Laura Gaver

**N**ous venions de dépasser Minsk, nous roulions maintenant dans la plaine de Biélorussie, en direction de Brest-Litovsk et de la frontière, but de notre voyage.

Diplômé depuis peu de l'Institut des langues étrangères, je travaillais pour Intourist. C'était ma première grande mission. J'étais chargé d'accompagner jusqu'à Léninegrad, via Moscou, des Français qui circulaient dans leur propre véhicule.

La chaleur dans notre compartiment devenait insupportable. Par la fenêtre on pouvait apercevoir de gros nuages noirs — annonciateurs d'un orage proche — qui se poursuivaient dans le ciel.

À demi engourdi, les yeux mi-clos, je détaillais mon entourage. Face à moi, un vétéran de la Grande Guerre, bardé de médailles, jetait des regards courroucés sur les enfants de ma voisine, deux garçons aux yeux malins et aux joues roses, qui s'amusaient à courir dans tous les sens. Leur mère, une languissante jeune femme visiblement accablée par la canicule, les laissait faire. Près du vétéran, une paysanne s'épongeait le front. À ses pieds se trouvait un gros panier rempli de légumes. Le coin-fenêtre était occupé par un homme entre deux âges. Il portait un costume sombre, une chemise claire et une cravate rouge. Il était monté à Moscou et faisait vraisemblablement le même trajet que moi. Je me perdais en conjectures à son sujet. Qui était-il? Était-ce quelqu'un chargé de me surveiller? Je ne pouvais parvenir à détacher mon regard d'un gros œillet rouge qu'il portait à la boutonnière. Il me semblait y voir une tache de sang.

Le train s'arrêtait dans nombre de petites villes et le voyage me paraissait interminable. En bordure de voie on pouvait supposer, aux taches de peinture sur le sol, que toutes les façades des

maisons avaient été repeintes à la hâte. Des banderoles vantant les mérites du sport, de la paix, de l'amitié entre les peuples, avaient remplacé les habituels slogans à la *Gloire du Parti*.

Je dus m'assoupir quelques heures, car quand je repris conscience, nous étions déjà dans la banlieue de Brest. Je remarquai que la paysanne et l'homme à l'œillet rouge avaient disparu du compartiment. Ils étaient sûrement descendus pendant mon sommeil. C'est avec un réel soulagement que je constatai que je m'étais fait des idées absurdes sur cet homme. Les enfants s'étaient assagis et le vétérana commençait déjà à rassembler ses bagages.

Sur le quai de la gare, un homme en uniforme brandissait une énorme pancarte à mon nom. Il était venu me chercher en voiture car la frontière se trouvait à quelques kilomètres de là.

Au poste de contrôle on m'accueillit avec un drôle d'air, gêné, me sembla-t-il. Je montrai mon ordre de mission et demandai si tous mes touristes étaient arrivés. J'avais cru apercevoir seulement une voiture rouge de marque étrangère garée un peu plus loin. En réponse, on appela le chef de la section, qui me fit entrer dans son bureau. Il en referma soigneusement la porte capitonnée.

— Asseyez-vous, Ivanov, m'interpella-t-il d'un ton sec et autoritaire. J'ai à vous parler.

— Que se passe-t-il ? hasardai-je, vaguement inquiet.

— Il se passe que nous sommes dans le pétrin. Une seule voiture est arrivée jusqu'à maintenant.

— Mais le dernier délai pour leur entrée sur le territoire vient d'expirer. Qu'allons-nous faire ?

— D'après mes renseignements, deux caravanes ont été accidentées, une voiture a eu une panne de moteur; elle est restée en Pologne pour réparation. Pour les deux autres, on ne sait rien de précis. Elles se sont évaporées dans la nature. De toutes façons, nous ne pouvons plus attendre. Vous aurez seulement deux personnes avec une voiture à convoier.

— Mais comment vais-je le justifier à mes supérieurs ?

— Comme vous voudrez; je m'en moque. J'ai eu mon compte d'ennuis pour aujourd'hui.

— Bien, acquiesçai-je.

Je dus signer un nombre impressionnant de décharges. On me remit ensuite les passeports du couple que je devais accompagner. J'examinai leurs papiers avec une vive curiosité. Ils venaient de Paris. La femme semblait être beaucoup plus jeune que son époux. En réalité, ils n'avaient que cinq ans de différence. Je n'aurais su dire pourquoi, mais le visage de cette femme m'était vaguement familier. Ils étaient âgés respectivement de trente-huit et trente-trois ans. Tous deux étaient fonctionnaires. La qualité n'y était pas mentionnée.

Puis, j'eus droit à un sermon en règle concernant mes devoirs : surtout, je ne devais à aucun prix me lier d'amitié avec mes touristes. Les étrangers étant, bien entendu, toujours des espions en puissance. Chaque soir, je devais faire un compte rendu de la journée écoulée. Enfin je devais essayer d'en savoir le plus possible sur eux, sans jamais rien dévoiler sur moi-même. Excédé, je promis tout ce qu'on voulait.

Pour finir, on me remit ma feuille de route, ainsi que les bons d'hôtel et de restaurants dans lesquels nous étions attendus. Cet après-midi, nous devons rouler jusqu'à Minsk et y passer la nuit. Suivaient dans l'ordre les villes de Smolensk, Orel, puis Moscou.

Le téléphone sonna.

— Je ne vous accompagne pas, s'excusa rapidement le chef de section. Vous voyez combien je suis occupé. Vous trouverez facilement vos Français, ils vous attendent dehors et ce sont les seuls ! Bonne route et n'oubliez pas mes conseils.

— Ne craignez rien, au revoir, répliquai-je, agacé.

Dans le couloir, il me sembla tout à coup apercevoir l'homme à l'œillet rouge qui entraît furtivement dans l'une des pièces. Intrigué, je me demandais ce qu'il faisait à cet endroit et comment il y était parvenu. N'était-il pas, en effet, descendu avant Brest ? Je finis par chasser de mon esprit cette désagréable vision et je me mis à la recherche de mes touristes.

Sans hésiter, je me dirigeai vers le véhicule rouge entraperçu lors de mon arrivée. Nul doute qu'il appartenait à mes Français.

C'est alors que je *la vis*. Elle était appuyée nonchalamment contre la portière. Un sourire se dessina sur ses lèvres lorsqu'elle m'aperçut. Je n'aurais su dire si elle était belle ou non, ou encore si elle avait les yeux bleus ou verts. J'étais pétrifié. Je la connaissais !

De violents sentiments m'agitaient. Je fouillais désespérément dans ma mémoire. Où avais-je pu la rencontrer ? C'était impossible puisqu'elle était étrangère et que je n'avais jamais mis les pieds hors de la Russie. Et pourtant... !

Elle s'avança vers moi.

— Bonjour, Vitia, quelle joie de te retrouver, me dit-elle, accentuant son sourire.

Vitia ! J'étais stupéfait. Comment pouvait-elle connaître mon prénom ? Je me sentais mal : il faisait chaud, j'avais les mains moites, les oreilles qui bourdonnaient, l'esprit confus. C'est avec peine que j'articulai.

— Bonjour, Madame. Oui, je suis Vitia mais je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés ?

Elle me regarda intensément.

— J'en suis certaine et tu le sais parfaitement bien. Je connais tout de toi !

La tête me tournait. Pourquoi me tutoyait-elle ? J'essayai de me rappeler tout ce que l'on m'avait appris afin de garder le contrôle de moi-même en toutes circonstances. Je respirai profondément, puis, un peu apaisé, je la questionnai :

— Comment vous appelez-vous ?

— Macha.

— Macha ! Mais c'est un prénom russe !

— Oui ; ma grand-mère était originaire de ce pays. C'est elle qui m'a donné ce nom.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de son mari.

— Je suis Pierre, se présenta-t-il, en me serrant énergiquement la main. Je vois que vous avez déjà fait la connaissance de ma femme.

— C'est notre guide : il s'appelle Vitia, lui dit-elle le plus naturellement du monde.

À la minute présente, je sus que je détestais cet homme. La jalousie me mordait le cœur. C'était comme si cette femme m'appartenait depuis toujours. Je réussis à cacher mes sentiments tant bien que mal et ce fut d'un ton que je m'efforçai de rendre calme que je m'adressai à lui.

— Je pense qu'il nous faut partir très vite si nous voulons être à Minsk ce soir. D'autant plus que nous risquons d'être pris par l'orage qui menace de plus en plus.

— C'est très juste, allons-y, je suis prêt, répliqua-t-il en ouvrant les portières de la voiture.

Je montai près de lui, afin de lui indiquer la route.

Le véhicule confortable, la douceur de la moquette sous mes pieds, la bonne qualité de la musique diffusée par la radio de bord, tout cela me plongeait dans une atmosphère douillette, sécurisante. Ce qui contrastait avec le violent orage qui éclatait maintenant au-dessus de nos têtes. De grosse gouttes de pluie tambourinaient sur le pare-brise. Des éclairs sillonnaient le ciel, auxquels répondaient presque instantanément de lourds grondements de tonnerre.

Dans le rétroviseur, j'apercevais le visage de Macha pâle et crispé. Avait-elle peur de l'orage? Lorsque mes yeux rencontrèrent les siens, je crus y lire émerveillé toute la tendresse du monde, toutes les promesses de l'amour...

À Minsk, tout était préparé pour notre arrivée. On nous alloua deux belles chambres, mais elles n'étaient pas situées au même étage.

Le dîner fut morose. Nous étions tous les trois fatigués, et, pour une raison qui m'était inconnue, Macha me « battait froid ». J'étais surpris et désappointé par ce revirement de situation. Avais-je imaginé tout à l'heure cette lueur dans ses yeux?

Le repas sitôt terminé, le couple manifesta l'intention de se retirer. J'hésitai entre le désir d'en faire autant et celui de finir la soirée au bar. Finalement, le cœur lourd, je décidai de monter aussi et d'en profiter pour me débarrasser au plus vite de mon rapport. Il me causait bien des soucis. Qu'allais-je pouvoir

raconter ? Je le baclai en quelques lignes puis je tirai les rideaux et m'allongeai sur le lit en repensant à ce voyage si extraordinaire.

Un léger craquement de la porte me fit sursauter. Elle s'ouvrit. Je réalisai alors que mû par je ne sais quel espoir fou, quel désir inavoué, j'avais omis de mettre le verrou.

Macha se tenait devant moi. Elle éteignit la lampe, vérifia la fermeture de la porte et se glissa dans mon lit.

J'étais paralysé. Mes pensées s'entrechoquaient. Comment avait-elle pu parvenir jusqu'ici sans attirer l'attention de la gardienne de l'étage ? Si on l'avait aperçue, je risquais les pires représailles. À tout moment quelqu'un pouvait faire irruption dans la chambre et provoquer un scandale épouvantable. Je ne donnais pas cher de mon avenir. Sans parler de son mari... !

Mon cœur battait la chamade, de peur, de joie, tout cela étroitement mêlé. Je la tutoyais presque inconsciemment. « Comment as-tu fait pour venir ici sans rencontrer la femme d'étage ? Où est ton mari ? »

Elle riait d'un ton un peu méprisant, paraissait déçue de ma frayeur. Comme j'aurais aimé avoir son assurance !

— Mon mari dormira profondément jusqu'à demain matin, j'y ai pris soin. Quant au cerbère, tu sais aussi bien que moi que l'on peut l'acheter facilement. Il a suffi d'un cadeau pour qu'elle ferme les yeux sur mon escapade. Ne t'inquiète plus, mon amour. Il y a si longtemps que je te cherche, que je t'attends. Aime-moi !

Je ne pus réprimer un frisson devant sa détermination, pourtant quand elle commença à m'embrasser j'oubliai tout et sombrai dans ses bras comme un navire qui coule.

Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, j'étais seul. Je commençai par me demander si cette nuit n'avait pas été un rêve ! Mais au regard qu'elle me lança un peu plus tard, je compris que tout cela avait été bel et bien réel.

La journée se passa agréablement. L'orage s'était éloigné et c'est un soleil radieux qui nous accompagna jusqu'à Smolensk.

Infatigable, Macha voulait tout voir : sillonner la ville, faire un tour sur les remparts, admirer la cathédrale. Elle était très gaie,

s'amusait de tout et de rien et moi, sous le charme, je riais avec elle comme un fou. Seule la vue de son mari modérait mes ardeurs et me causait quelques remords. Ils ne pesèrent pourtant pas bien lourds lorsqu'à Orel, notre seconde étape, elle revint à nouveau dans mes bras. Je ne lui posai plus de questions embarrassantes. Je ne voulais plus penser à rien. Je me contentai seulement d'être heureux.

•

Maintenant nous roulions vers Moscou et l'atmosphère était bien différente de celle de la veille. J'étais inquiet, tourmenté. Il s'était passé une chose incompréhensible: je ne retrouvais plus mes papiers!... Plus de passeport, plus de feuille de route, plus de bons d'hôtels, plus de rapport, plus rien! Je me torturais l'esprit. Comme cela avait-il pu se produire? À la rigueur j'aurais pu perdre mon passeport et la feuille de route, mais le rapport et les bons d'hôtels? Eux, ils n'avaient pas quitté ma chambre...

J'étais envahi par une horrible pensée... Et si c'était Macha? Elle seule aurait pu les prendre pendant mon sommeil, mais pourquoi? Dans quel but? Qui était-elle donc?

En descendant pour le petit déjeuner, j'en étais à me demander si j'allais oui ou non oser la questionner. Perdu dans mes réflexions, je me heurtai à *l'homme à l'œillet rouge*. Il s'excusa, me regarda d'un air narquois, me sembla-t-il. J'étais atterré! Il n'y avait plus aucun doute, cet homme était chargé de me surveiller et me suivait depuis Moscou. S'était-il emparé des documents? Connaissait-il ma liaison avec Macha?

J'étais si mal à l'aise que Pierre s'aperçut de mon trouble et me demanda si j'étais malade. J'expliquai que j'avais perdu mes papiers. Si nous étions arrêtés par la police et que je ne puisse prouver mon identité, cela pouvait avoir de graves conséquences.

— Allons, ne vous faites pas de soucis, me rassura-t-il, je vais rouler prudemment. Arrivés à Moscou nous résoudrons ce problème.

— Espérons-le, répondis-je, ne partageant pas tout à fait son optimisme. J'étais aussi furieux de l'attitude de Macha. Elle ne soufflait mot. Se souciait-elle donc si peu de moi?

Le temps épousait mon humeur. Le ciel était gris et bas. Dans les champs des nuées de corbeaux s'étaient rassemblés. Ils s'envolaient à notre passage, déployant leurs ailes noires, formant des nuages sombres. Un dicton populaire affirmait qu'ils annonçaient le malheur.

Nous venions de traverser un village pauvre et désespérant, lorsqu'une petite église surgit devant nous. Elle était tout bleue et or; les coupoles parsemées d'étoiles l'étaient également.

— Arrête-toi, Pierre, je veux la visiter, demanda Macha.

Il obtempéra et stoppa la voiture.

— Allez-y aussi, si vous le désirez, Vitia, me dit-il. Pour ma part, je reste ici. Je ne suis pas un grand amateur d'art.

L'intérieur de l'église était très simple et plutôt sombre, mais elle était ouverte au culte. Elle contenait quelques belles icônes devant lesquelles brûlait une grande quantité de bougies. Une vieille femme s'affairait à arranger quelques fleurs.

Apercevant Macha, elle lui fit signe d'avancer, lui remit un cierge, l'alluma et lui désigna un tableau que nous n'avions pas aperçu au premier abord, dans la pénombre. Macha l'examina et je la vis pâlir brusquement. Je m'approchai à mon tour. La toile représentait Adam et Ève chassés du paradis terrestre par un dieu courroucé. Dans un coin du tableau un diable aux yeux cruels ricanait.

— Mais ce n'est pas possible! m'exclamai-je.

Cet homme et cette femme éplorés avaient nos visages: celui de Macha et le mien! Dieu avait celui de Pierre et le Diable, c'était *l'homme à l'œillet rouge*.

Macha se mit à pleurer silencieusement.

— Tu as vu aussi, n'est-ce pas? dit-elle en me prenant la main. C'est un signe; il va se passer quelque chose de terrible.

Brusquement, elle posa le cierge devant une icône et sortit très vite sans regarder la vieille femme qui tendait la main.

Je lui donnai quelques pièces et me ruai vers la voiture. Macha y était déjà, toujours aussi pâle. Pierre nous regardait étonné. Il devait se demander ce qui s'était passé à cet endroit, mais il démarra sans dire un mot.

Nous approchions de Moscou et malgré ce dernier incident, qui m'avait fortement marqué, je commençais à me détendre.

Soudain la silhouette d'un mirador de la police chargée de la surveillance des routes se profila au loin. Nous pouvions déjà apercevoir les jumelles des guetteurs pointées sur nous. On nous attendait...!

Pierre ralentit afin qu'ils puissent lire le numéro minéralogique de la voiture, peine perdue; l'un deux descendit précipitamment et nous intima l'ordre de stopper.

— Nous y voilà ! murmura tristement Macha.

Le policier examina soigneusement les passeports des deux Français et les leur rendit avec un mot de politesse. Maintenant il désirait voir les miens. Les battements de mon cœur m'emplissaient les oreilles, sa voix me parvenait lointaine, à peine audible. Reprenant mon sang-froid, j'expliquai que je les avais perdus et je demandai à voir le chef de section.

Le policier me regarda d'un air soupçonneux, il hésita quelques secondes, puis nous ordonna d'attendre, sans descendre de la voiture. Il revint quelques minutes plus tard accompagné de deux collègues et d'une autre personne en civil. Quand j'aperçus cette dernière je sus que tout espoir serait vain. Cet homme, c'était *l'homme à l'œillet rouge*!

Il s'avança vers moi, l'air sarcastique.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi ne voulez-vous pas montrer vos papiers ? me demanda-t-il d'un air terrible.

J'expliquai à nouveau que je les avais perdus à Orel. J'ajoutai que j'accompagnais des touristes français. On pouvait prendre des renseignements sur moi auprès de l'Intourist.

— Tout cela est très bien, mais rien ne prouve que vous dites la vérité, répliqua-t-il, les faits sont là : vous vous trouvez dans une voiture étrangère et vous ne voulez pas décliner votre identité. Vous allez nous suivre au poste de police où nous allons éclaircir tout cela.

Une onde de colère me souleva, je perdis toute prudence.

— Espèce de salaud, hurlai-je, vous me connaissez bien puisque vous me suivez depuis Moscou et que c'est vous qui m'avez volé mes papiers.

Son visage se tordit de rage. Il dégaina son revolver.

— Sortez immédiatement, hurla-t-il.

Pierre et Macha voulurent s'interposer mais il les repoussa avec force à l'intérieur de la voiture. J'eus le temps d'apercevoir les yeux de Macha pleins de détresse qui brillaient d'un éclat insoutenable dans son visage blême. Une poigne de fer me tirait à l'extérieur. Une seule pensée m'obsédait. Je ne voulais pas entrer dans ce poste de police. Je savais trop ce qui m'y attendait. Je me mis à courir, le plus vite, le plus loin possible, comme un fou. J'entendis la voix de Macha hurlant :

— Non !

Mais je continuai à courir malgré tout, encore et encore, jusqu'au moment où j'entendis claquer le coup de feu. Quelque chose de chaud, de rouge, coulait, s'étalait à la place de mon cœur. « Comme un œillet rouge », pensai-je avant de tomber à terre...

— Camarade Ivanov, réveillez-vous !

Quelqu'un, penché sur moi, criait mon nom. À travers un brouillard, il me semblait reconnaître le contrôleur du wagon.

— Camarade Ivanov, nous sommes arrivés à Brest. On vous attend sur le quai de la gare.

Encore ahuri, je regardai machinalement mon côté gauche. Il n'y avait aucune trace de sang. J'étais bien vivant ! Le compartiment s'était complètement vidé de ses occupants. Avec peine, je me levai et pris mon sac de voyage.

Sans doute accablé par la chaleur, je m'étais profondément endormi et tout cela n'avait été qu'un cauchemar.

— Quel rêve étrange, pensai-je en frissonnant. Le visage de cette femme était resté gravé dans ma mémoire.

Sur le quai de la gare un homme en uniforme m'aborda. Il était venu me chercher en voiture pour me conduire jusqu'à la frontière.

Je ne fus qu'à demi étonné lorsque le chef de section me fit entrer d'un air gêné dans son bureau et m'annonça que je n'aurais qu'un couple à accompagner. J'avais déjà remarqué la voiture

rouge semblable à celle de mon rêve, garée au dehors. Mais lorsque j'entrevis *l'homme à l'œillet rouge* glissant furtivement dans le couloir, alors je sus que j'allais *la* revoir...!

En effet, elle était là, appuyée nonchalamment contre la porte de la voiture.

Elle s'avança vers moi.

— Bonjour, Vitia, quelle joie de te revoir, me dit-elle en souriant.

Ses yeux clairs s'attachaient aux miens, me pénétraient. En cet instant je compris qu'elle était mon *Destin*. Je savais où elle me conduisait et pourtant je la suivis sans hésiter...

XYZ



**Matt Cohen**

L'envers du miroir  
L'ENVERS DU MIROIR

L'envers du miroir  
L'ENVERS DU MIROIR

L'envers du miroir  
L'ENVERS DU MIROIR

COZ  
M  
F  
F  
M  
K  
C  
O  
Z

## Monsieur Vogel

Retrouvez l'univers envoûtant des nouvelles de Matt Cohen. Monsieur Vogel : une pièce d'anthologie.

112 pages, 14,95 \$

## Freud à Paris

Deux nouvelles inédites, à l'accent européen, du célèbre écrivain ontarien, traduite par Claire Dé, elle-même spécialiste du genre.

96 pages, 9,95 \$

**XYZ**  
éditeur

1781, rue Saint-Hubert,  
Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Tél.: 514.525.21.70 Téléc.: 514.525.75.37

**XYZ**  
éditeur